

R'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Corti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 novembre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Table of temperature in Fahrenheit and Centigrade scales for the 9th of November 1908.

Activité dans le Sud

Un signe certain, auquel on ne saurait se tromper, de l'activité qui règne dans le sud de l'Union Américaine, est le grand nombre de conventions qui s'y tiennent actuellement, toutes tendant au développement des ressources et des affaires industrielles et commerciales ou à la réalisation de progrès dans l'hygiène, l'éducation, etc.

Dans toutes les branches de l'activité humaine et aux principaux centres de cette partie de l'Etat-Uni, des cultivateurs, des industriels, des négociants, des éducateurs, des savants s'assemblent, s'organisent et discutent des questions dont la solution exercera une grande influence sur la prospérité future de la région.

Deux réunions dans lesquelles seront étudiés les moyens de servir dans la plus grande mesure possible les intérêts cottonniers et tiendront presque simultanément cette semaine, l'une à la Nouvelle-Orléans, celle de l'Union des Fermiers, et l'autre, celle de l'Association des Cultivateurs de coton du Sud, à Memphis.

Des hommes éminents, cultivateurs, négociants, gouverneurs d'Etat et autres hauts fonctionnaires économiques, financiers, y exposeront leurs vues, leurs projets, et des discussions qui s'engageront, sortiront inévitablement quelques plans dont l'exécution améliorera la situation de l'industrie cottonnière.

Les efforts des délégués aux conventions de la Nouvelle-Orléans et de Memphis tendront surtout à trouver un moyen d'obtenir un prix plus élevé du coton. Les cultivateurs prétendent depuis longtemps que les prix actuels de leurs produits ne sont pas suffisants pour les indemniser de l'augmentation des frais d'exploitation et de toutes les nécessités de la vie, et ils déclarent que si des mesures ne sont pas prises pendant qu'il en est temps encore, la culture du coton, qui est l'une des principales ressources du Sud, courra de sérieux dangers. La réduction de la production et d'autres moyens ont été essayés, mais ils n'ont pas donné les résultats qu'on en attendait.

et on compte sur les délégués aux deux prochaines conventions pour en trouver de plus pratiques. Il est certain que dans ces deux assemblées les crimes des "Night Riders" seront dénoncés comme ils le méritent, et que des mesures seront proposées et adoptées pour y mettre un terme. Ce n'est pas par l'insouciance et le mépris qu'on peut obtenir de réformes durables.

Une réunion qui intéresse également au plus haut point l'avenir industriel et commercial du Sud est la convention des voies de navigation à l'intérieur des côtes du Golfe qui s'ouvre aujour d'hui à Columbus, Georgie. Son programme comprend la construction de canaux, l'amélioration des cours d'eau naturels, l'alimentation électrique des Etats du Sud par la conversion de la force des courants, etc., et à ne pas omettre il sortira de l'échange de vues des délégués quelques sérieux projets qui donneront une impulsion nouvelle à l'industrie et au commerce.

A Atlanta, Georgie, vont se réunir pendant trois jours, à partir d'aujourd'hui, de nombreux membres de l'Association médicale du Sud.

Leurs travaux ne pourront que contribuer à améliorer encore l'état sanitaire, qui, cependant, peut déjà soutenir avantageusement la comparaison avec l'état de beaucoup d'autres régions.

Enfin, à Atlanta également les Filles Unies de la Confédération, les fidèles gardiennes de l'histoire et des traditions du Sud, vont tenir leur quinzième convention annuelle. Tous leurs frères s'inspirent pour rendre hommage à leurs efforts dans l'œuvre admirable qu'elles poursuivent.

Adélaïde de Bourbon.

Chronique parisienne: Dans le monastère des Bénédictines exilées de Solesmes, à Sainte-Cécile-de-Byde, dans cet île où tant de souvenirs bénédictins semblent vouloir revivre, une Princesse de Bourbon vient de prendre le voile. Désignant les séductions des joies de ce monde, elle s'est enfermée dans ce jardin d'où elle est écartée des lys mystiques aux pieds de Celui qui, après tant de longs siècles, attire encore sans cesse les cœurs les plus exquels de ce monde.

Adélaïde de Bourbon est la fille de Robert Bourbon, Duc de Parme, qu'une mort soudaine arracha en novembre dernier à l'affection d'une femme admirable et à celle des nombreux enfants qu'il avait eus d'un premier et d'un second mariage. Cette mort fut aussi un deuil pour les royalistes de France. Le Duc était fils de Louise de France, sœur du Comte de Chambord, descendant ainsi trois fois de Louis XIV, par Philippe V, par Elisabeth de France, fille de Louis XV, et par le Duc de Berry. Après la mort de sa sœur, le Comte de Chambord avait appelé auprès de lui ses deux neveux, le duc Robert et le comte de Bardi. Lui-même veilla sur leur éducation et la dirigea. Il la confia à deux gouverneurs français. Les deux jeunes Princes reçurent à Frohndorf un milieu de cette cour d'exil où l'on ne cessait de parler de cette terre de France, que l'héritier de nos rois voulait reconquérir pour lui rendre l'éclat de ses gloires. Lorsque la mort d'Henri V dépeut tant d'espérance, le Duc Robert, héritier du Comte de Chambord, s'établit non loin

du château où tant de profondes et chères souvenirs s'enveloppaient d'oubli et de solitude. Pour la deuxième fois, en quelque sorte, il renaît dans la vie privée, mais il y devait laisser le mémorable exemple de ce qu'un Prince peut jeter de manière royale dans une vie hors de sa véritable destinée. Sa famille lui fit un royaume, où il était adoré par tous ceux qui avaient le grand honneur de lui appartenir. Secondé par une femme dont le prestige de la beauté, l'élevation de l'esprit et surtout l'impénétrable et délicate bonté rappellent l'idéal de nos Reines, le Duc consacra sa vie entière à l'éducation de ses très nombreux enfants. Rien de sa vie qui ne se mélat à la leur. Dans le parc de Sobwarz, magnifique par ses verdoyantes et ses ombrages, où que jour le voyait au milieu de ses enfants. Il venait les surprendre au milieu de leurs jeux et de leurs études. Il les caressait, et s'il se retirait dans sa bibliothèque, où s'est continuée avec un rare goût la tradition des Bourbons bibliophiles, auprès de lui lisait l'un ou l'autre des Princes ou l'une ou l'autre des Princeses.

De tous ces aimables et Princeses et Princeses, celle qui se nomme désormais Marie. Néedolte aura été, avec sa sœur la princesse Béatrix, celle qui enchanta le plus le duc de Bourbon, comme on aimait à dire. Elle l'évoquait, au premier regard, Louise de Bourbon, Duchesse de Parme, sa grand-mère. Ceux qui l'ont vu avant son mariage n'avaient pu se reconnaître dans ce portrait tracé par Chateaubriand de la sœur d'Henri V: "Toute sa personne est un mélange de l'enfant, de la jeune fille et de la princesse". Elle était avant tout princesse et Princesse de Bourbon. Sa beauté exquise débordait de vie charmante et entraînante. Elle n'avait qu'à paraître pour conquérir les cœurs. Son regard droit et clair enveloppait et captivait. Elle avait le don de faire tomber toutes les timidités et la conversation qui commençait prenait grand train, surtout si l'on parlait de France, des Français et de ce merveilleux château de Chambord, où elle disait un jour: "On ne se sent guère plus mieux, chez nous." Dans ces extases il fallait "lui parler comme à une Reine". Elle savait être impérieuse, mais cette altière de Princesse, bien loin de déconcerter, ravivait davantage.

La Princesse Adélaïde était la douce-entraînée de tous les jeux et de tous les dévouements. On se souviendra longtemps des péripéties de sa vie, de sa beauté, de sa jeunesse, de ses grâces. Elle était aussi une jeune fille et de ce merveilleux château de Chambord, où elle disait un jour: "On ne se sent guère plus mieux, chez nous." Dans ces extases il fallait "lui parler comme à une Reine". Elle savait être impérieuse, mais cette altière de Princesse, bien loin de déconcerter, ravivait davantage.

Certains témoins déclarent que les Cooper ont été les premiers agresseurs, et que la querelle a été engendrée par les luttes politiques de la dernière campagne électorale. Austin, Texas, 9 novembre.— M. Pierce, accompagné de ses amis, est arrivé ce matin à 9 heures au Tribunal d'Austin et s'est constitué prisonnier. M. Pierce est accusé d'avoir donné un faux témoignage au cours du procès intenté par l'Etat du Texas à la Waters-Pierce Oil Co dont il est le président. M. Pierce a été remis en liberté après avoir déposé une caution de 20,000 dollars.

lin" et, dissimulé, un livre de prières qui était le "Bréviaire" bénédictin. Ces livres trahissent ce que l'impérialisme et spirituelle gaieté de la Princesse pouvait dérober à ceux qui ne savent pas voir ce que le scintillement du flot peut cacher d'eau profonde.

Mgr le Duc de Parme adorait cette enfant, et quand ce très noble Prince expira l'an dernier, c'est en lui disant les mots les plus caressants que la mort le frappa soudain. La Princesse enveloppa de tendresse passionnée son auguste mère blessée cruellement par cette mort. Elle se la quitta plus jadis un jour où ces deux âmes royales convinrent ensemble que, si Dieu exige encore de plus durs héroïsmes, c'est une gloire que de lui céder toujours. La Princesse se rendit en juin dernier à Byde, au couvent des Bénédictines de Solesmes. Elle devait retrouver parmi ces exilées sa grand-mère maternelle, Madame la Duchesse de Braganço, et sa cousine, la Princesse de Luxembourg. Elle passa par Paris pour embrasser son frère, le Prince Sixte, qui conserve les meilleures habitudes de sa jeunesse à des études qui eussent réjoui son oncle, Mgr le Comte de Chambord. La Princesse voulait une dernière fois visiter Versailles, et, tandis que, amablement accompagnée de M. Péralé, elle parcourait les appartements royaux, elle se détacha du groupe qui la suivait et, sans trop se trahir, s'approcha tout près du défilé de Louise de France, Duchesse de Parme, sa grand-mère. Deux filles de France se retrouvaient sur un même chemin, dans une même pensée, le cœur battant le plus royal amour qu'il soit donné tel que de goûter et de comprendre.

La Princesse Adélaïde remonte une tradition de vie qui commence à Isabelle de France, va jusqu'à Louise de France et aboutit à elle. Elle compte désormais parmi celles qui ont préféré à tout la beauté latérale de ce monde, celle qui ne se fait ni se meurt comme le fleur des champs.

Le sénateur Carmack est assassiné à Nashville.

Nashville, Tenn., 9 novembre.— M. E. W. Carmack, ex-sénateur des Etats-Unis, directeur du "Nashville Tennessean" et l'un des hommes-politiques les mieux connus du Sud, a été tué cet après-midi par Robin Cooper, après une rencontre sensationnelle dans l'une des rues les plus fréquentées de Nashville. Le jeune Cooper était accompagné par son père, Duncan B. Cooper. Cette tragédie a causé une profonde sensation dans la ville et il est encore difficile d'obtenir des détails.

M. H. O. Pierre se constitue prisonnier.

Austin, Texas, 9 novembre.— M. Pierce, accompagné de ses amis, est arrivé ce matin à 9 heures au Tribunal d'Austin et s'est constitué prisonnier. M. Pierce est accusé d'avoir donné un faux témoignage au cours du procès intenté par l'Etat du Texas à la Waters-Pierce Oil Co dont il est le président. M. Pierce a été remis en liberté après avoir déposé une caution de 20,000 dollars.

Attentat contre le directeur de la Poste de New York.

New York, 9 nov.— M. Edward M. Morgan, directeur du Bureau de Poste de New York, au moment où il quittait son domicile de la 146me rue, ce matin, a été blessé d'un coup de revolver tiré par un nommé Eric H. B. Mackey, sténographe employé dans une maison de commerce. L'auteur de l'attentat, immédiatement après avoir fait feu sur M. Morgan a dirigé l'arme contre lui et s'est fait sauter la cervelle.

La balle a frappé M. Morgan au côté droit de la proli abdominale causant une blessure qui quoiqu'elle grave ne met pas sa vie en danger immédiat.

Les seules raisons connues de cet attentat sont que Mackey s'était plaint récemment aux autorités de Washington de certaines irrégularités dans les lettres qui lui étaient remises, et que quelque un avait éteint une lampe électrique pendant qu'il lisait sa correspondance dans un des corridors de la Poste.

Mackey avait été informé par le Département des Postes qu'il n'y avait aucune preuve des prétendues irrégularités et que l'incident de la lampe électrique était un simple malentendu.

Les patrons de Mackey, MM. Hunt, Hill et Betts, déclarent qu'ils ne peuvent expliquer l'attentat autrement que par un acte de folie subite de leur employé. En son subit de revolver on a retrouvé sur le cadavre de Mackey un poignard et une fiole de nationalité anglaise.

L'attentat a eu lieu en présence de Miss Dorothy Morgan, la fille du directeur de la poste, qui accompagnait son père jusqu'à la station du chemin de fer souterrain.

Mackey devait avoir longuement précédé son acte, car pendant plus de deux heures il avait été vu se promenant sur le trottoir en face de la maison de M. Morgan.

Au moment où ce dernier quittait sa maison, Mackey s'approcha en lui posant cette question: "Etiez-vous le directeur de la Poste Morgan?"

Sur la réponse affirmative de M. Morgan, Mackey sortit un revolver et fit feu. La détonation attirant l'attention de deux passants qui accoururent sur les lieux. En les voyant Mackey appuya l'arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle.

M. Morgan fut immédiatement transporté à son domicile et deux chirurgiens appelés jugèrent une opération indispensable.

Le projectile, après avoir perforé l'estomac, est ressorti par le côté gauche. L'état du blessé, quoiqu'il grave, n'est pas désespéré.

Il y a six ans Mackey avait tiré sur un de ses camarades de bureau à la suite d'une querelle futile.

Mis en jugement il fut reconnu fou et interné à l'Asile d'aliénés de Worcester d'où il réussit à s'évader en 1904.

Retour et Comparation de William Adler.

William Adler, l'ex-président de la défunte State National Bank, qui est accusé d'usage illégal de fonds appartenant à cette institution et s'élevait à plus de \$200,000, est arrivé hier à la Nouvelle-Orléans un peu après midi sur le vapeur "Ellis", venant du Honduras où il était resté depuis sa fuite de la Nouvelle-Orléans. Il est revenu en compagnie de sa femme et de sa fille, et il paraissait content de rentrer dans la ville où il avait toujours vécu.

Au débarcadere se trouvaient son avocat, M. John P. Sullivan, et plusieurs agents du marsh de l'Etat-Uni chargés d'arrêter le voyageur au moment où il allait mettre le pied sur le quai.

William Adler n'a voulu faire aucune déclaration, et il est parti avec les agents.

Ceux qui devaient signer sa caution fixée à \$10,000 s'étaient rendus à onze heures du matin à la cour fédérale en compagnie de l'avocat John P. Sullivan.

MM. J. T. Witherspoon, Paul G. Phipps et Charles W. Ziegler, anciens membres du conseil d'administration de la State National Bank, le maire Martin Behrman et le capitaine John Fitzpatrick ont signé la caution après que le juge Saunders les eut acceptés, et William Adler n'a eu qu'à signer à son arrivée au tribunal pour obtenir immédiatement sa liberté.

Aucune date n'a été fixée pour la mise en accusation formelle de William Adler. Cette date sera annoncée par l'attorney fédéral Foster, qui est absent en ce moment.

La poursuite est prête à entamer le procès et les avocats du prévenu désirent plaider le plus tôt possible, de sorte que les procédures s'ouvriront très probablement avant les vacances de Noël.

Dans la matinée est arrivé au bureau de l'attorney fédéral un télégramme dans lequel les autorités du département de la justice de Washington annoncent l'arrivée d'Adler à bord du vapeur "Ellis" et demandent d'être avisées de l'arrestation.

MORT DU DR RENSHAW.

Dr Samuel G. Renshaw est mort hier à l'âge avancé de 74 ans. Né en Angleterre, il s'était installé ici depuis de longues années et l'exerçait sa profession dans la partie inférieure de la ville, près de la caserne et des abattoirs, et dans la paroisse de St-Bernard, où il s'était fait une clientèle qui l'estimait et l'aimait.

Le défunt avait été longtemps le médecin de la Société de secours Mutuels de St Maurice, mais il avait dû se retirer il y a quelques années à cause de son âge et de sa santé faible.

Il laisse des regrets universels à St Maurice et à St Bernard.

Suicide ou accident.

Le corps d'un homme âgé d'environ 25 ans a été trouvé dans un bois près du Western E. R. à deux milles de la ville, quelques semaines avant une heure par Frank Bourcier, du milieu rue Royale, 5106.

Le sergent Leroy, du cinquième precinct, s'est rendu à l'endroit indiqué et y a trouvé une boîte contenant un reste d'acide carbonique à côté du cadavre.

L'individu était mort depuis plusieurs jours car le corps était en état de décomposition. Sur l'ordre du sergent Leroy le corps a été transporté à la morgue.

FAITS DIVERS.

A L'HOPITAL. George Tate, un nègre qui avait reçu des blessures internes dans une bataille avec un autre nègre du nom de Henry Campbell, vendredi dernier au numéro 232 de la rue Saratoga, est mort l'autre nuit à l'hôpital.

Un nègre de 29 ans, Thomas Jones, blessé d'un coup de feu tiré par un inconnu à Dutch Bayou, Louisiane, a été installé hier matin à l'hôpital.

Un autre nègre, Joseph Boyd, âgé de vingt ans, qui a reçu dans la jambe gauche une charge de plomb de chasse tirée par un autre nègre à Béreber, Louisiane, est également installé à l'hôpital.

Mlle Mary McGee, une jeune fille de 20 ans, s'est suicidée hier soir en la pension de Mme Jordanham, avenue St-Charles, 3000, où elle demeurait depuis quelques semaines, vers un abrutissant dose d'acide carbonique.

L'ambulance a été mandée et les étudiants lui ont fait rejeter le poison, puis l'ont laissée entre les mains du docteur McGee, un parent. Les personnes de la maison ont essayé de détourner le soupçon de décomposition. Sur l'ordre du sergent Leroy le corps a été transporté à la morgue.

On a même instant Marguerite Rétaud était en conférence avec le concierge de la maison où demeurait Jean Guéno et Speranza.

Pour la première fois depuis de longues années elle vivait réellement.

Elle devenait énergique, agitée et vibrante.

Elle sortit de l'office de la rue Cambou, elle s'était fait couler la rue Louis-le-Grand.

Il allait être dix heures.

Elle était certaine que le clerc de Me Delecour n'était pas dans sa chambre, qu'il ne soupçonnerait même pas sa visite et elle travaillait en M. Bertin l'homme dont elle comptait s'assurer à la fois les services et la discrétion.

Lorsque son coup s'était arrêté à la porte de sa maison, l'es-

tré entre amis.

THEATRES. ORPHEUM.

"The Naked Truth", l'un des principaux numéros du programme de l'Orpheum cette semaine, est une ravissante comédie musicale en un acte que jouent douze artistes de talent, dont George W. Leslie.

Le chœur, car cette petite troupe comprend un chœur, est composé de chanteuses aussi jolies que bien douées.

Comme les autres numéros sont aussi intéressants et amusants le programme peut être considéré comme un des meilleurs de la saison.

A citer parmi les artistes qui se sont applaudis: le magicien et "illusionniste" Imro Fox, les habiles comédiens John W. World et Mindell Kingston, les trois comiques Lavine Cimaron, les Jongleurs W. S. Harvey et Madge Anderson, les chanteurs et danseurs Harry Klein et Pearl Clifton, les musiciens italiens Inés et Taki.

TULANE.

L'enthousiasme du public néo-orléansais pour "The Merry Widow", la pimpante et gaie opérète du compositeur Franz Lehár jouée au Tulane, est aussi grand cette semaine que la précédente, et c'est par de très bonnes salles que les interprètes sont applaudis.

Il en sera de même toute la semaine, et cette œuvre musicale remarquable aura été un des

grands succès de la saison.

Il y a matinée mercredi et samedi au Tulane.

—De quoi jouait-elle?... —De la harpe, de la mandoline.... Elle chantait aussi délicieusement.

—Son nom?... —Je ne sais plus.... un nom bizarre....

—Espérance? fit Vandier. —C'est possible.... Je crois que oui....

Il faisait un mouvement pour battre en retraite. Vandier le retint.

—Est-ce que Béragère ne vous disait pas que sa camarade de chez Brécheux était musicienne et jouait de la harpe en grande artiste? Ne disait-elle pas aussi qu'elle devait retourner dans son pays?

—Brisard-Lacagne dit en haussant les épaules: —Ce se peut.... Il faut que tu aies du temps à perdre pour l'empêcher de ces potins de concierge.

Il demanda: —Vous n'avez plus besoin de moi?

—Non, merci.

Il se retira, dégingandé, mal bâti, traînant la jambe, mince et voûté avec une grosse tête trop lourde pour son buste étique et un front immense sous lequel s'agitait un monde de pensées.

Et il alla se remettre à son bureau, sur son fantasme, où il semblait soûlé avec de la poix de mastix au soir.

Vandier regarda Jacques Bonaset qui ne paraissait pas le voir.

—Alors?... —Cette jeune fille est partie pour Paris....

—Quant?... —Il y a cinq mois environ.

—Pour quoi faire?... —Pour se placer, pour vivre.... Vandier se planta l'index au milieu du front et dit:

—Attends donc.... Comment était-elle?... —Grande, blonde, très belle, à ce qu'on assure.

—Elle s'appelait?... —Espérance, mademoiselle.

—Espérance... —Vandier ouvrait de grands yeux.

Il murmura: — Espérance... et parut se souvenir.

—Je ne l'ai pas vue, mais, en revanche, j'en ai entendu parler plus d'une fois.... Elle a fait sensation chez Brécheux, le grand couturier, l'artiste en renom plus farouche encore qu'artiste....

Ces gens-là ont des trucs pour empanacher les femmes.... Elle était mannequin.... Elle a perdu sa place pour excès de vertu....

—Je l'ai entendu dire en soupirant chez Paillard avec une certaine Béragère qui était sa camarade.... Cette Béragère est liée avec un avocat de talent, Labreche, et à quel propos donne des affaires. Une créature idéale, à ce qu'il paraît, cette Espérance....

Béragère ne savait pas où elle était passée ensuite.... D'ailleurs elle affirmait qu'elle ne pouvait rester seule part....

Tout à coup Vandier eut une inspiration. Il soupira.

—Priez donc Brisard de venir ici une minute, dit-il? —Bien, monsieur.

Brisard-Lacagne arriva, massé, préoccupé, mécontent d'être dérangé pour rien sans doute.

Il demanda: —Que veux-tu.... J'ai affaire.

—Deux mots seulement.... Est-ce que tu n'assistais pas au concert improvisé du boulevard des Capucines?... —Oui, comme invité.

—Un concert! fit Rousset frappé d'une idée subite.

Vandier reprit: —La jeune fille qui l'a donné n'était-elle pas une employée sans place?... —Oui, Paillard.... Une ancienne chanteuse des rues qui reprenait le métier de son enfance pour une soirée.

—Et qui voulait gagner une petite somme pour entrer au concert? —Brisard-Lacagne répondit: —On le disait.

—Une musicienne! fit Jacques Bonaset. —Admirable.... et de plus une fille superbe....

—Vous dites?... —Brisard-Lacagne s'était animé pour une seconde.

—Blonde, d'une nuance extraordinaire, merveilleuse.... Une beauté rare, la beauté des filles d'Eye, idéale....

me demandait précisément les mêmes renseignements que toi... —C'est bizarre, en effet.

—Et voilà ce qu'elle a pu... savoir....

Il donna à Rousset la note relative à la succession de madame de Frazé.

Rousset la lut avec attention et dit: —Donc on croit à quelque fourberie? De quoi?

—Du baron et du notaire.... carrément. Mais ce sont des choses sur lesquelles il ne faut pas appuyer.... Trop parler nuit.

—Tu as la prudence.... —Du serpent. Elle est indienne, mon cher, dans une ville comme la nôtre....

—Partout, ajouta Rousset. —Et changeant de sujet: —Voilà pour le baron.... J'ai autre chose à te demander....

—Paris.

—Dans ce château de Subisac qui s'est acheté dimanche, il y avait, à ce qu'on m'a raconté, une jeune fille de vingt ans, qui avait recueilli on ne sait où, en Italie, dit-on, et qu'on supposait devoir hériter d'elle, car elle la traitait comme une fille adoptive.... Ta as-tu l'entendre dire....

—Vagabond. —Le baron n'a expulsé avec une brutalité inouïe lorsqu'il est entré en possession de son héritage....

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SHULH!

XXV

AMOUR! AMOUR!

—Ce qui m'estonno, c'est que la marquise que tu viens de voir